

CHAPITRE VIII

Stanley et Harou à Manyanga. — Le drapeau « fétiche ». — Un devin complaisant. —
Mort de Paul Nève. — Les Babouenné. — A Nzabi. — Les termites.

MANYANGA nord !... Triste étape, pleine de cruels souvenirs pour les pionniers belges de la première expédition du Comité d'études du haut Congo.

Ici, plus de paysages qui sourient et qui charment. Le site est d'un aspect mélancolique; une verdure sombre et monotone rampe sur les falaises rougeâtres; quelques groupes de palmiers dressant leurs têtes élégantes au-dessus de l'épais feuillage dont ils sont entourés, font d'impuissants efforts pour rompre la morne tristesse.

du tableau; Manyanga-nord semble finir comme un vieillard décrépît qui agonise entre les bras de la mort.

Le 1^{er} mai, ses habitants, êtres tout à fait primitifs, ahuris à la vue des hommes aux visages pâles, se sont cachés parmi les roseaux des rives pour regarder en tremblant les appareils d'acier, les immenses pirogues qui se jouent sur les eaux vaincues du fleuve et qui bondissent sans chavirer sur les vagues écumeuses échappées des étroits passages livrés au courant par des terrasses de lave et les sommets aigus de roches volcaniques.

Ils ont assisté, impassibles, au débarquement des passagers et des bagages considérables que transportaient les canots. Mais en voyant quelques heures après flotter un lambeau de soie bleue sur la hauteur qui domine leur territoire, ils ont poussé des clameurs sauvages et se sont rassemblés autour du chimbeck de leur roi.

Le makoko respecté de ces tribus sauvages s'enquit avec empressement des motifs qui troublaient ses fidèles sujets. Dès qu'il fut renseigné, il ordonna aux grands de sa cour et à la foule de l'escorter jusqu'au plateau où les hommes blancs avaient osé planter un emblème fétiche, germe sans doute de mauvais sort.

Stanley et Harou examinaient attentivement si l'étroite plate-forme couronnant la colline à pentes escarpées, élevée d'environ quatre cents pieds au-dessus du lit du fleuve, conviendrait à l'établissement d'une station nouvelle du Comité d'études.

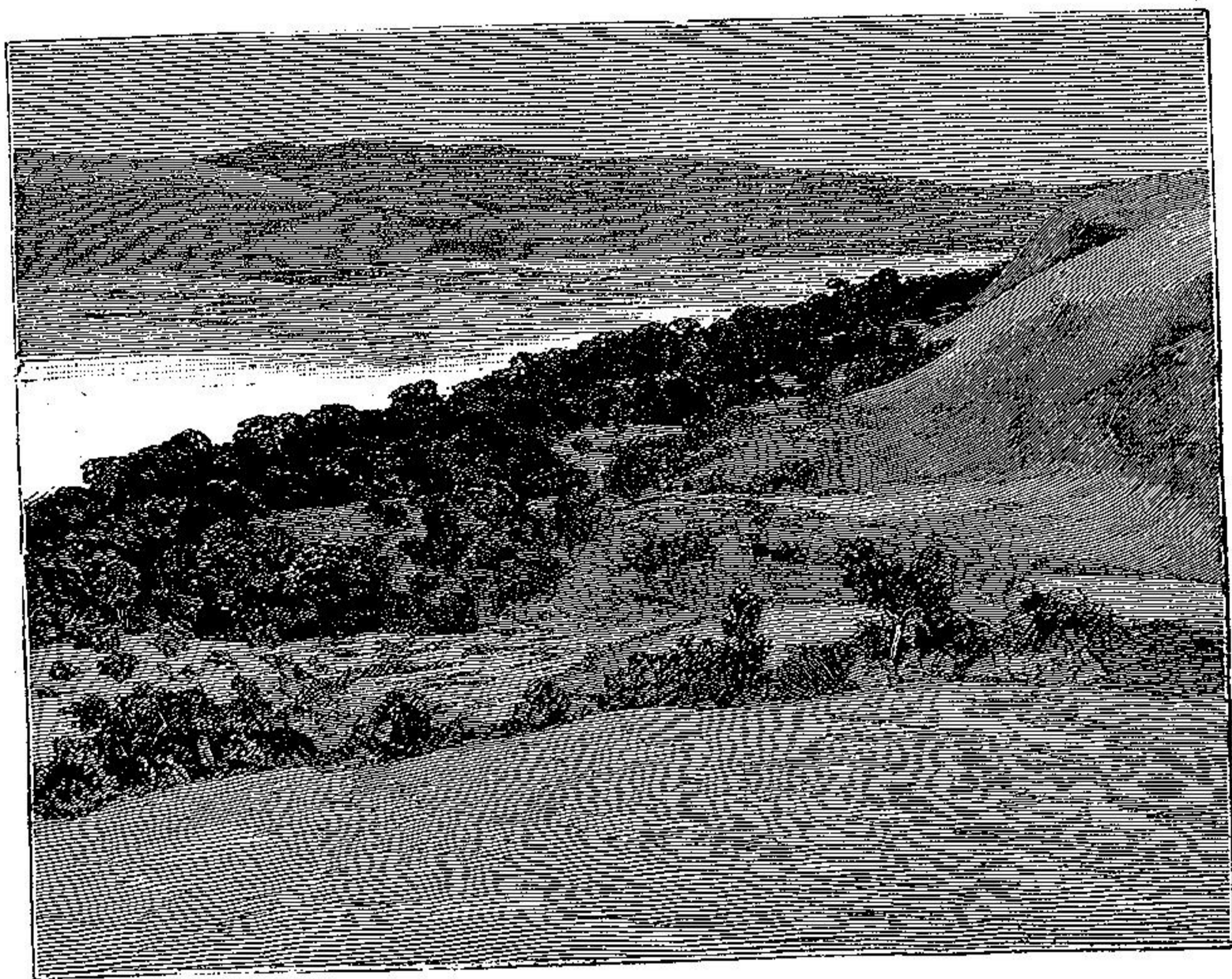
Pour signaler aux nègres, gardiens de leurs embarcations, l'endroit où ils se trouvaient, Harou avait déployé, à l'extrémité d'une longue canne de bambou enfoncée dans le sol, le drapeau du Comité d'études.

Cela fait, il avait, avec son compagnon, exploré le plateau de Manyanga. Sur trois points la position semblait inexpugnable; des versants à pic, profondément ravinés, en défendaient l'ascension; d'un côté seulement, par un col resserré qui reliait le plateau à une chaîne de collines se dirigeant vers l'intérieur, on pouvait atteindre ce sommet. L'une de ses bases, inaccessible, se baignait dans les eaux claires d'une petite rivière hantée par des crocodiles; l'autre projetait son ombre sur une crique formée par le lit sinueux du Congo.

Les avantages stratégiques, la salubrité présumable de ce lieu élevé, déterminaient les deux explorateurs à choisir le plateau de Manyanga comme emplacement d'une future station hospitalière. Ils s'apprêtaient donc à faire auprès des chefs de la contrée les démarches nécessaires pour en obtenir la concession, lorsqu'ils distinguèrent sur le flanc accessible de la colline une multitude d'êtres humains éparpillés comme des chèvres, s'accro-

chant pour monter aux arbrisseaux de la pente, et se hâtant d'arriver au sommet.

Les blancs qui attendaient bravement l'approche de ces nombreux indigènes, dont un grand nombre étaient armés de mousquets à silex aux canons rongés par la rouille, furent bientôt entourés par les plus agiles, au nombre desquels ils reconnurent avec une vive satisfaction les interprètes de leur escorte. Cette ceinture vivante et grouillante s'écarta respectueusement pour livrer passage au makoko suivi des grands seigneurs



LE CONGO A MANYANGA.

du pays et leur permettre de s'arrêter à quelques mètres des Européens.

Ces chefs étaient magnifiques dans leurs costumes de gala. Le souverain surtout resplendissait. Il portait une veste de hussard, bleu de ciel, à boutons autrefois d'un blanc immaculé; sur sa tête s'élevait, en forme de pain de sucre, un bonnet rouge foncé; une couverture aux couleurs fanées était négligemment jetée sur son épaule, comme l'eût fait de son manteau le plus fier hidalgo castillan; une peau de chat sauvage se confondait avec le pagne, attachée à sa ceinture et descendant jusqu'au genou; ses

chevilles étaient ornées de lourds anneaux d'argent; ses bras disparaissaient sous de nombreux bracelets, articles d'orfèvrerie indigène, mélangés de perles bleues et grises, de corail, de graines de plantes, etc.

Détail assez disgracieux : ce splendide souverain avait le visage tatoué par le soulèvement artificiel des chairs; la cloison du nez, percée, servait à accrocher un pendant circulaire de bois sculpté au couteau; les lobes des oreilles étaient démesurément agrandis; il tenait à la main un sceptre bizarre, une longue canne piquée de clou à têtes de cuivre.

Les chefs qui l'entouraient étaient à peu près du même acabit. Leurs costumes sortaient du même magasin de confection que la livrée du monarque; les uns avaient endossé, au lieu d'une veste de hussard, un habit plus modeste d'officier de marine, ou un simple gilet à couleur écarlate qui avait paré jadis quelque palefrenier des écuries du roi de Portugal, ou encore la défroque usée d'un clown de cirque anglais, échouée par les vicissitudes étranges de la fortune sur le dos d'un prince héritier d'une tribu congolaise.

Mais des murmures mal étouffés, des grognements sourds partent de cette foule de nègres qui couvrent en entier le plateau de Manyanga.

Les interprètes de Stanley ont de la peine à saisir le sens des réclamations tapageuses et contradictoires qui s'échappent à la fois des gosiers de ces noirs.

Un moment de silence permet au makoko de faire savoir aux blancs les motifs de sa venue.

« De quel droit, leur dit-il, venez-vous planter sur notre domaine un drapeau bleu, un fétiche de mauvais sort; nous ne connaissons pas de contrées voisines qui n'aient eu à souffrir de la présence des hommes blancs. »

A ces paroles du roi, les chefs secouaient gravement la tête en signe d'approbation, la foule des assistants recommençait à grogner de plus belle. Harou, confiant dans la diplomatie de Stanley, observait curieusement les divers types des noirs grimaçant près de lui; les uns montraient dans leur rictus des dents blanches limées en pointe dont l'effet était peu rassurant; d'autres, plus placides, tiraient des bouffées de fumée de leur immense pipe bourrée d'iamba; d'autres encore aspiraient au goulot de petitesalebasses des gorgées d'un vin de palme qui achevaient de les abêtir; plus loin, un jeune indigène à cheval sur les épaules d'un solide gaillard, était littéralement absorbé par les émouvantes péripéties d'une chasse aux insectes dans les cheveux crépus de sa monture, chevelure noircie au charbon, attachée en boule par une filasse brillante.

Entre-temps, Stanley faisait traduire au makoko des paroles de paix, d'habiles demandes de concession de terrains, qui furent écoutées et discutées séance tenante.

« Le drapeau, disait-il, n'est ni un signe de soumission pour vous, ni un fétiche malfaisant. Nous sommes venus ici avec l'intention de devenir vos amis, d'échanger contre les produits de vos champs ces belles étoffes que vous portez et qui vous rendent si beaux; nous vous apportons les jolies perles bleues du mpoutou (de la côte), du fil de laiton, des fusils, du tafia, des vêtements multicolores dorés sur toutes les coutures, aussi brillants que la veste de hussard qui fait si bien valoir la beauté de votre peau d'un brun clair. »

Le makoko, touché du compliment, esquissait sur ses lèvres un sourire gracieux, rempli de promesses conciliantes. Stanley continua :

« Si tu le permets, roi puissant de ce territoire, les blancs s'établiront près de toi et te donneront chaque mois deux grandes pièces d'étoffe pour occuper seulement le plateau où nous sommes. Ils organiseront souvent de grandes caravanes, ou plutôt leurs pirogues rapides iront fréquemment chercher à la côte les marchandises appréciées par toi et tes sujets. Les blancs sont courageux et forts; ils ont des fusils qui tuent à de grandes distances, beaucoup de poudre, ils te défendront des attaques des tribus hostiles de l'intérieur. Tes sujets, tes charmantes femmes, tes esclaves ne seront plus, grâce au voisinage et à la protection des blancs, emmenés à la chaîne, vers les régions lointaines, par de farouches étrangers. »

L'offre séduisante de Stanley alléçhait le makoko. Autour de lui, les chefs chuchotaient, grognaient encore; leurs doléances, traduites par les interprètes, avaient rapport aux conditions à imposer aux blancs pour leur accorder le droit de séjour.

Deux pièces d'étoffe par mois ne suffisaient pas. Il fallait exiger des fusils, du tafia, de la poudre. Des débats criards s'engagèrent; ils durèrent de longues heures. Le pacte d'amitié fut cependant conclu aux conditions présentées par Stanley. Le terrain de la station de Manyanga fut concédé aux blancs, moyennant un tribut mensuel de deux pièces d'étoffe.

Harou et Stanley ouvrant la marche, toute la masse humaine qui couvrait le plateau, s'éparpilla de nouveau rapidement sur la pente périlleuse de la colline, offrant un spectacle fantastique aux regards des Zanzibarites et des Krouboys restés dans les embarcations.

Sur les bords de la crique, où les gracieux steamers subissaient mollement les caprices d'une eau légèrement ridée par la brise, une cérémonie d'un nouveau genre fut imposée aux vaillants pionniers brisés par l'émo-

tion et la fatigue, mais obligés d'en appeler à toute leur énergie pour se prêter patiemment à une coutume locale.

Les gens de Manyanga, peu ou point confiants dans les promesses de Stanley et dans les arrêts du makoko et des grands, voulaient consulter le devin sur les conséquences futures de l'installation des hommes blancs auprès d'eux.

La croyance au sortilège était profondément enracinée chez ces indigènes. Il était pour eux indispensable de consulter, de battre le fétiche — selon l'expression consacrée pour invoquer les dieux — pour savoir si le voisinage des étrangers n'amènerait pas des épidémies sur le bétail, des défaites dans les combats futurs, des fléaux sur les cultures de manioc ; en un mot, si les blancs n'étaient pas des génies malveillants.

Un sorcier de l'endroit, un féticheur improvisé pour la circonstance, s'avance au centre du cercle formé par la populace accroupie sur les rives du fleuve. Le bruit de ses clochettes retentissantes, attachées en collier autour de son cou et fixées à ses genoux, trouble seul les débuts de la cérémonie. La foule muette attend religieusement les résultats de l'invocation.

Le devin portait autour de sa ceinture, splendide morceau d'étoffe bleue soyeuse, unealebasse et un panier tissé en forme de carquois. Laalebasse contenait de grossières verroteries et du maïs sec ; le panier regorgeait des objets les plus divers : ossements humains, légumes desséchés, pierres, morceaux de bâton, noyaux de fruits, os d'oiseau, arêtes de poisson.

Les interprètes de Stanley s'approchent du sorcier et glissent dans les lobes élargis de ses oreilles des instructions toutes particulières.

Ce dernier, qui ne manque pas de malice commence l'opération. Il saisit saalebasse et la secoue d'une façon frénétique, en prenant une pose inspirée.

Sa face grimaçante levée vers le ciel laisse onduler sur ses larges épaules les noirs anneaux déroulés d'une chevelure longue et épaisse.

Il chante en gigotant, au son de ses clochettes. Bientôt il parle aux esprits, il remue son panier, et dans les objets divers qui viennent au-dessus il lit ce que l'assistance désirait apprendre du passé, du présent et de l'avenir.

Les renseignements les plus rassurants sur le compte des blancs découlent de la signification des objets. Les noyaux de fruit remontés à la surface indiquent d'une façon péremptoire que la présence des hommes nouveaux sera pour la contrée la source de nombreux bienfaits. Stanley et Harou sont les meilleurs des hommes, passés, présents et futurs, leur installation aura l'issue la plus triomphante et le bonheur est réservé à tous ceux qui la faciliteront.

L'effet de cette prophétie fut indescriptible. La population de Manyanga se livra tout entière aux plus folâtres ébats, aux plus copieuses libations. Dans son enthousiasme, elle n'aperçut pas le sorcier occupé à serrer les cadeaux que Stanley et son compagnon lui remettaient, en affectant d'accorder à son savoir une entière confiance et en lui témoignant beaucoup de respect et d'admiration.

Si étranges que puissent sembler aux lecteurs les récits de telles cérémonies, elles se renouvellent fréquemment, et à tout propos, chez les peuplades du centre africain. Il y a deux siècles à peine, les rois de nos contrées d'Europe possédaient leurs sorciers attitrés, les populations de leurs royaumes avaient une confiance aveugle dans les prédictions les plus burlesques des astrologues et des charlatans. De nos jours encore, malgré nos prétentions de peuples civilisés, d'hommes blasés et incrédules, ne lisons-nous pas chaque jour, à la quatrième page des journaux, les annonces mensongères des cartomanciennes, des liseuses d'avenir dans le marc de café, etc., etc., et ne rencontrons-nous pas des personnes même instruites disposées à accorder une foi inébranlable aux élucubrations les plus étonnantes et les plus merveilleuses dictées à des hâbleurs par des tables tournantes ou des esprits évoqués? Ces choses-là doivent nous rendre indulgents pour les négres ignorants de l'Afrique centrale : au contact de leurs grossiers errements, nous pouvons trouver des leçons.

A peine débarrassés des cérémonieux détails de la prise de possession du territoire de Manyanga réservé à l'établissement de la station, les agents du Comité d'études procédèrent aux travaux les plus urgents d'installation.

Le lieutenant Harou fut désigné pour occuper le poste de chef de station de Manyanga. Le personnel resté au camp de Ndunga rejoignit bientôt cette localité, emmenant non sans de très grandes difficultés le matériel considérable de maisons en bois et en fer, destinées à être placées sur le plateau concédé.

Les premiers jours du mois de mai 1881 furent pour les blancs habitants de Manyanga remplis d'épreuves sans nombre, d'heures terribles de fièvre bilieuse, contre lesquelles la quinine, le calomel, et toutes les drogues pharmaceutiques dont ils disposaient, ne parvenaient pas à réagir.

Stanley lui-même, l'intrépide récidiviste africain, l'homme rompu aux intempéries les plus rudes des climats multiples, fut terrassé par les crises implacables de ce mal. Durant vingt jours, en proie au délire parfois, et toujours le jouet des souffrances et de la douleur, l'explorateur traversa

des moments terribles de doute, de désespoir, des instants où l'anéantissement de ses forces physiques occasionnait un complet abattement moral, des minutes de prostration complète, où la mort effleurait de sa faux fatale la chaîne heureusement solide qui relie au corps fragile de l'explorateur l'âme fortement trempée d'un héros.

Braconnier, le soldat à qui jusqu'à ce jour les fonctions de garde-malade avaient été inconnues, s'installa au chevet de l'agent supérieur du Comité d'études. L'officier belge prodigua à l'illustre malade les soins les plus dévoués; l'humanité, le succès de l'expédition, lui faisaient un devoir d'arracher l'homme, le guide expérimenté, aux redoutables étreintes de la maladie. La constante sollicitude du capitaine remplaça la science d'un docteur. Dès les premiers jours de juin, Stanley convalescent organisait avec son ex-garde-malade les préparatifs que nécessitait la marche vers Stanley-Pool.

Le mois de juin fut consacré par les explorateurs tant à établir la station de Manyanga qu'à préparer une expédition nouvelle.

Stanley était à peine hors de danger, que la fièvre bilieuse frappait un autre Européen sur le plateau maudit de Manyanga-nord.

Paul Nève, peu effrayé d'abord par les attaques intermittentes du mal et ne pouvant se décider à l'inaction, avait repoussé les injonctions affectueuses de ses compagnons de route qui lui conseillaient le repos. Il voulait parcourir chaque étape, et marquer chacune d'elles par une création de son intelligence, par un témoignage de son ingénieuse activité.

Dans les derniers jours de mai, l'ingénieur plantait sa tente à côté de celle de Stanley.

Bientôt après, dès le commencement de juin, une escouade de renfort, trente-quatre Zanzibarites, arrivait à Manyanga sous le commandement d'un jeune Allemand nommé Lindner.

Le 11, les steamers *En avant* et le *Royal* quittaient leur dernier ancrage et ramenaient, en remorquant deux allèges, ce même Lindner vers Issanghila.

A cette même date, l'état de Nève empira de telle sorte qu'il fut obligé de s'avouer impuissant. Ses forces physiques l'abandonnaient; l'infortuné se raidissait contre le faix des souffrances; il étouffait dans sa poitrine les râles de l'agonie, mais son corps épuisé n'obéissait plus à son âme. L'âpre désir de guérir, de vivre encore, d'accomplir la durée de son engagement au service de l'œuvre africaine, les instances de ses compatriotes le déterminèrent à reprendre la route de Vivi, où des soins plus attentifs pourraient lui être procurés.

Il s'embarqua et descendit le fleuve.

Arrivé le 22 juin près d'Issanghila, le malade, vaincu par la fièvre qu'activaient les mouvements incessants du bateau, dut s'arrêter et débarquer, avec l'aide des fidèles Krouboys qui l'accompagnaient, au pied de la colline où devaient s'élever bientôt les bâtiments d'une station.

Le lieutenant Valcke, malade lui-même, accourut au-devant de son com-



HUTTE OÙ PAUL NÈVE EST MORT (D'APRÈS UN CROQUIS DU LIEUTENANT VALCKE).

patriote, qu'il trouva défaillant, invoquant la mort, ordonnant aux Krouboys de lui épargner les horribles souffrances d'un transport en hamac jusqu'à la station.

L'officier ne pouvait se résoudre à laisser l'infortuné voyageur exposé sur la grève à l'humidité, au froid de la nuit qui approchait. Sur ses instructions, les Krouboys couchèrent l'ingénieur dans un hamac confectionné à la

hâte avec des branches d'arbre, et le transportèrent jusqu'au chimbeck le plus proche, hutte isolée, construite à l'abri de rares sycomores grandis parmi les fougères arborescentes et les herbes d'une vallée.

Le 23 juin, Paul Nève sommeillait encore, lorsque les premiers rayons du soleil, glissant discrètement à travers le store de roseaux qui masquait l'unique fenêtre de la cabane, éclairèrent l'intérieur de la triste demeure dans laquelle il devait mourir. A son chevet, auprès de sa dure couchette, obtenue en reliant ensemble par des lianes résistantes les baguettes cannelées d'un *phoenix spinosa*, Valcke, après une nuit de veille, oubliant sa lassitude, lui préparait une potion calmante. Le brave lieutenant comprenait néanmoins que la science était impuissante à sauver les jours désormais comptés de son ami.

Celui-ci s'éveilla. Son regard, où brillait encore une étincelle de vie, erra çà et là sur le pauvre mobilier de la hutte, puis il s'arrêta avec une douce expression de reconnaissance sur le visage attristé du lieutenant.

« Déjà près de moi, cher garde-malade; merci de vos bons soins. Je me sens mieux; ce matin, ma fièvre a disparu. Ah! le voyage en bateau m'a fait cruellement souffrir. J'éprouve une faiblesse extrême; par instants, d'atroces douleurs, d'horribles tiraillements déchirent mes entrailles. Je sens que je vais mourir bientôt. Mieux que personne j'ai conscience de mon état. Je vous en prie, Valcke, procurez-moi tout ce qu'il faut pour écrire... Je ne reverrai plus notre chère Belgique. Je veux transmettre aux miens de suprêmes adieux... Je le puis aujourd'hui; demain, peut-être, il serait trop tard ! »

Le lieutenant s'empressa d'accéder au vœu du malade.

De son lit de douleur, Nève écrivit à sa famille une lettre touchante, contenant les pensées dernières d'un fils qui s'éteint loin des siens, pensées involontairement empreintes d'amertume, reflet inconscient des regrets d'un homme d'action et de dévouement, arraché trop tôt à l'accomplissement d'une mission glorieuse.

Le 26 juin, à 7 heures du matin, Nève se sentit perdu. Par un suprême effort de volonté, il se souleva sur sa couche, saisit le bras de Valcke, essaya de lui parler encore... Ses lèvres décolorées s'entr'ouvrirent dans un souffle inintelligible, faible et dernier soupir d'une grande âme qui s'envolait.

Les délires cruels de l'agonie lui avaient été épargnés. Nève expirait entre les bras de son compatriote, à qui il eût voulu sans doute exprimer dans une suprême étreinte les remerciements, la reconnaissance qu'il devait

à l'ami, au garde-malade, dont l'affection inaltérable et la sollicitude incessante avaient adouci ses derniers instants.

Valcke, épuisé par la fatigue, brisé par l'émotion, étendit sur la dure couchette le corps inanimé du pauvre ingénieur.

Des larmes coulaient silencieusement sur ses joues amaigries; la douleur l'étreignait, il restait atterré, sans mouvement, sans voix, devant le corps de son ami.

Il revit un moment les jours évanouis où son valeureux compagnon de voyage, passager du *Biafra*, plein d'espérance et de vigueur, débarquait sur la terre africaine, jaloux de vouer à l'œuvre de son Roi sa rare intelligence et son activité.

Hélas ! le destin inexorable avait exigé la vie; Nève succomba sans fiel, sans courroux, sans proférer une plainte, comme savent mourir pour les plus nobles causes les plus héroïques martyrs !

Le lendemain, Valcke achetait du roi nègre d'Issanghila la concession d'un terrain voisin de la cabane où gisait le défunt, situé au pied d'une colline, où croissaient en abondance mille sortes de graminées, de fougères et d'arbrisseaux.

La fosse fut creusée au milieu de ces plantes.

A l'heure de l'inhumation, tout le personnel de la station d'Issanghila, qui se composait d'une vingtaine de Zanzibarites arrivés le 25 juin de Vivi, sous le commandement d'un jeune officier belge, le sous lieutenant Janssen, escorta l'ingénieur belge à sa demeure dernière.

Les blancs, les Zanzibarites réclamèrent à tour de rôle le droit de porter la civière où le cercueil du défunt, fabriqué avec les planches du bateau qui l'avait amené, disparaissait sous des monceaux de fleurs.

Sur les bords de la fosse, les noirs se rangèrent en cercle; puis chacun d'eux jeta dans ce vide sa pelletée de sable.

La fosse ainsi comblée, on l'accouvrit d'un amas de pierres.

Sur cette tombe, un religieux accouru d'une mission voisine, récita la prière des morts.

Deux jours après, Janssen obéissant au vœu religieux que Paul Nève avait souvent exprimé à Valcke avant de mourir, planta sur ce mausolée une simple croix noire, sur laquelle étaient gravées les initiales · P... N...

L'escorte regagna silencieuse et triste la station d'Issanghila.

Les jours suivants, Valcke, avant de partir pour l'Europe, revint bien des fois visiter le tombeau de son ami.

Le lieutenant, malade, assombri par la perte irréparable d'un compatriote qu'il avait en vain essayé d'arracher au trépas, voulait apporter aux parents,

aux amis du défunt, un consolant témoignage de délicate et affectueuse condoléance.

Sous son crayon habile, l'officier fit revivre les lointains paysages témoins des étapes les plus douloureuses de l'infortuné voyageur. Nous devons à l'obligeance de personnes qui furent chères à Paul Nève la faveur de pouvoir reproduire dans ce livre les dessins du lieutenant Valcke : la hutte où Nève expira, l'enclos où il dort du sommeil éternel.

Au cours destructeur des années, la cabane où le pionnier belge a rendu le dernier soupir peut s'effondrer sous la tempête, les pierres disjointes de son tombeau peuvent disparaître sous le tissu des lianes sauvages et des ronces épineuses ; il appartient au patriotisme d'élever un monument plus durable à la mémoire d'un concitoyen tombé prématurément loin de sa famille, de sa patrie, au service d'une noble cause, dont le succès honore aujourd'hui le Roi et la nation belge et profite à l'humanité.

A l'auréole du travailleur actif et valeureux, du coopérateur méritant de l'œuvre africaine, Paul Nève a joint la palme du martyr ; son nom restera attaché à l'une des plus hardies et des plus grandioses tentatives de notre époque ; sa page brillante, hélas ! trop courte, sera enregistrée au chapitre immortel des Annales de l'État du Congo ; les pierres de son tombeau sont le marche pied de sa gloire.

La gloire ! Elle veut des héros amis du sacrifice, des hommes qui, devant l'exil et les dangers, ne sachent pas trembler, des cœurs que rien n'arrête, des âmes prêtes à tous les dévouements ! Comme une étoile d'or scintillant au front des nuits, elle brille et dirige vers les régions lointaines et périlleuses du centre africain deux champions jeunes, aventureux, que le glas funèbre de la mort de Paul Nève, retentissant à leur arrivée, attriste, mais n'arrête pas.

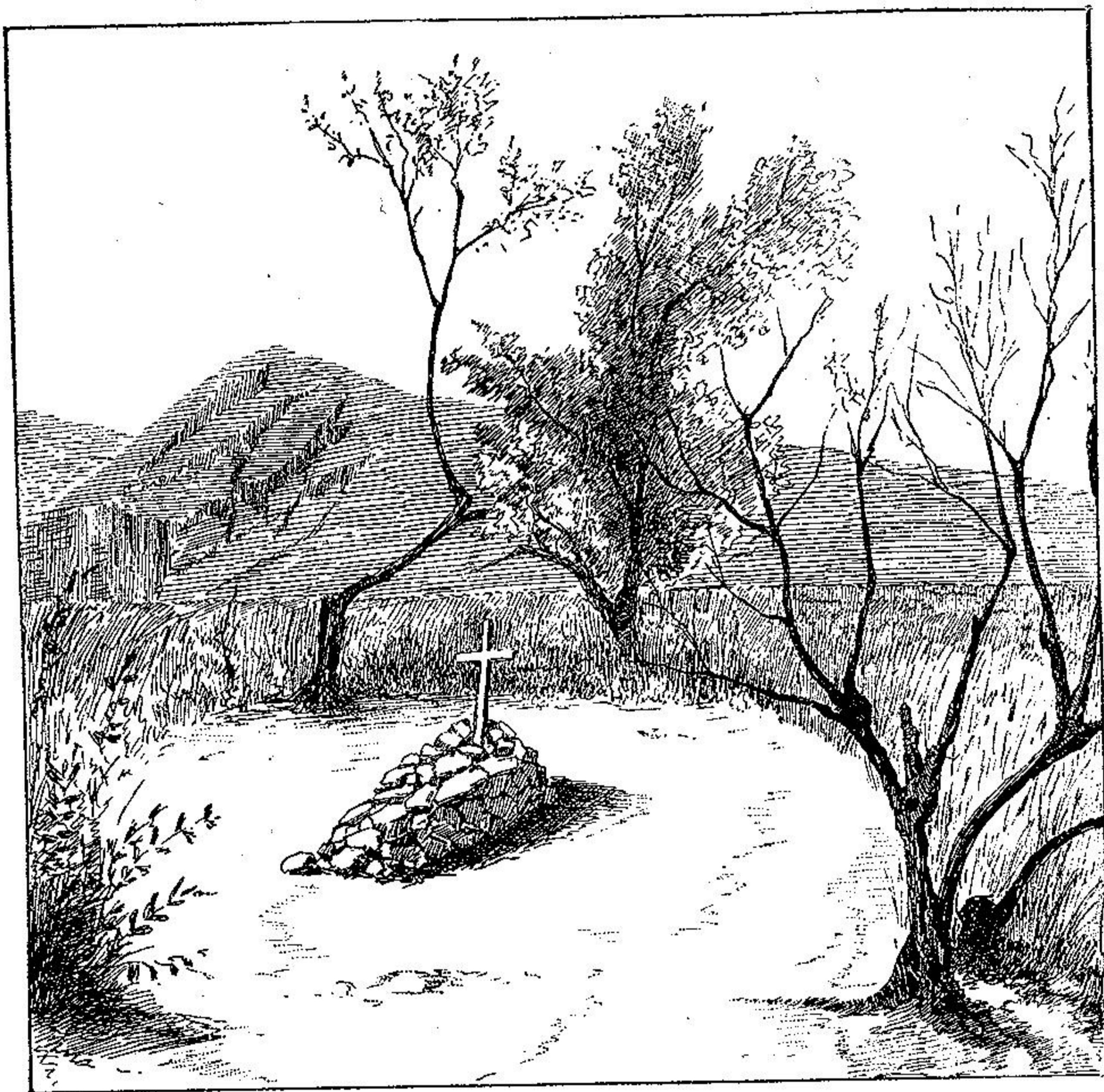
Ces deux braves, qui viennent au Congo trouver la tombe avant la renommée, sont deux officiers de l'armée belge : Janssen (Eugène), sous-lieutenant au 6^{me} de ligne, Orban, sous-lieutenant au 6^{me} d'artillerie.

Ce dernier occupa à Vivi le poste de chef de station, et fut attaché au service des transports. Autour de lui se groupait à l'époque de son arrivée (juin 1881) une petite colonie belge. La station de Vivi comptait en effet deux mécaniciens belges : Gérard (Lambert), Marit. Germain ; en outre un jeune élève de l'Institut commercial d'Anvers, Callewaert (Charles), des fonctions d'agent magasinier.

Nous laisserons Orban remplir à Vivi la haute mission que lui a confiée le Comité d'études, et son compagnon Janssen s'apprêter à construire les bâtiments de la station d'Issanghila.

La fin de juillet 1881 nous ramène, comme événements saillants, à Manyanga, où sont encore Stanley, Braconnier et Harou.

Nous avons dit que Manyanga-nord est un marché très en faveur chez les tribus indigènes environnantes. Les gens des pays d'amont, Ngogo, Kakongo, Ntombo-Matako, Ngommbi, Hemmba, Kinngonna, Souki, etc., y



TOMBE DE PAUL NÈVE (D'APRÈS UN CROQUIS DU LIEUTENANT VALCKE).

rencontrent chaque semaine les habitants de Ndunga, ceux de Mbou, les Bakongos et les Baccessé.

Le 25 juin, un jour de grand marché, un noir de l'expédition amena, contrairement à la coutume locale, une chèvre et deux porcs pour essayer de les vendre. Ce fait bien simple en apparence fut considéré par les indigènes comme un outrage, un attentat aux usages reçus ; l'indignation

publique soulevée se vengea sur les animaux, en maugréant contre les étrangers. La chèvre et les porcs furent coupés en morceaux, et leurs débris jetés au loin. Il fallut distribuer de nombreuses bouteilles de gin au public courroucé, pour le distraire de sa rage contre les habitants de la station nouvelle. Échauffés par le gin, les nègres de l'endroit cherchèrent au fond des gourdes de malafou une ivresse telle qu'ils en oublièrent leur grief.

Les travaux de la station avançaient promptement sous les ordres du lieutenant Harou ; mais des objets indispensables étaient impatiemment attendus par lui, au retour des steamers partis sous le commandement du jeune Allemand Lindner.

Chaque jour, les habitants blancs du plateau de Manyanga, grimpés au sommet du versant dominant le fleuve, interrogeaient anxieusement les eaux fougueuses du courant et les sinueux replis des rives, dans l'espoir de voir apparaître les messies attendus, le *Royal*, l'*En Avant*, les allèges, aux flancs bondés de matériel, et porteurs de nouvelles d'Europe, de la patrie, et des compagnons de voyage échelonnés au long des escales déjà parcourues.

Le 10 juillet, dès l'aube, la population laborieuse de Manyanga-nord s'éveillait ; les charpentiers Krouboys munis de leurs outils escaladaient les échafaudages des bâtiments en construction ; les Zanzibarites et les Kroomen, la pioche sur le dos, la hache sous le bras, se rendaient, en chantant leur refrain monotone, aux champs voisins, terrains fertiles qu'ils devaient transformer en luxuriantes bananeraies, lorsque des coups de feu bruyants partirent du pied de la colline.

Braconnier et Harou se réveillent en sursaut. Les mêmes détonations se font encore entendre.

Est-ce une attaque ?

Les officiers se lèvent précipitamment, arrivent au bord de la crête, et reconnaissent avec un bonheur indicible les gracieuses embarcations de la flottille mollement caressées par les eaux murmurantes dans la crique de Manyanga.

C'est le courrier si longtemps désiré ; c'est le travail assuré, ce sont les lettres promises... Braconnier et Harou courent prévenir Stanley, et tous trois descendent, bondissent sur la pente escarpée de la colline, empressés qu'ils sont d'arriver sur les bords de la baie.

« Capitaine Anderson, eh bien, quoi de nouveau?... Combien nous vous sommes reconnaissants que vous soyez enfin arrivé... Mais, comment ! qu'est-il advenu ? D'où vient la tristesse inusitée qui se lit sur votre visage ?

— Hélas, messieurs, votre joie va se changer en deuil. Je suis un messa-

ger de mauvaise nouvelle. Tenez, monsieur Stanley, lisez cette lettre de Lindner; elle vient d'Issanghila. »

Stanley saisit avec une ardeur fébrile la missive qui lui est si funèbrement annoncée. Braconnier et Harou attachent leurs regards sur l'Anglais.

Soudain son visage, d'ordinaire impassible, pâlit, se contracte. Un frisson, un tressaillement, traversent le cœur de cet homme d'airain. Stanley interrompt sa lecture, et d'une voix palpitante d'émotion douloureuse

« Paul Neve est mort, messieurs ! nous perdons un brave et loyal camarade, une force intelligente et active... »

Puis Stanley s'arrête... Il avait vu briller comme des larmes dans les yeux des deux officiers.

Le 15, Braconnier partait en éclaireur, commandant une assez forte troupe d'indigènes, sur la route hérissée d'obstacles, par laquelle devaient être amenés quatre jours plus tard, avec l'aide de toutes les forces humaines dont disposait à Manyanga la colonne expéditionnaire, et l'assistance de deux cent-dix indigènes engagés à cet effet, le steamer l'*En Avant* et les allèges, au delà de la cataracte de Manyanga.

Stanley, confiant la direction des embarcations à l'Allemand Lindner, rejoignit Braconnier le 20 juillet, à la halte de Mungala, sur la rive nord du fleuve.

Pour arriver à ce campement, on avait eu à parcourir un territoire peu peuplé, un sol entrecoupé de ravins, de lits de torrents desséchés, et à passer quatre rivières assez considérables, tributaires du Congo, affluents au nombre desquels il convient de citer celui nommé Mbéka.

Le 21, après une marche pénible à travers une contrée montueuse, dont les ondulations créaient une foule de vallées boisées arrosées par des cours d'eau, les explorateurs arrivaient à Mpakambendi.

En amont de ce point commence la gorge étroite et profonde à travers laquelle le Congo roule ses eaux entravées par des amas de blocs erratiques, des projections rocheuses, entre des rives composées de gneiss, stratifié horizontalement, de grès surmontés de masses granitiques, et çà et là d'une saillie de trapp de couleur très sombre. Au-dessous, le fleuve ne rencontre plus que des banquettes d'un schiste verdâtre, battues et broyées par les eaux au point que les rapides n'occasionnent plus de tourbillons ou de ressauts de lames. La surface liquide est toujours houleuse; tantôt elle est ridée par de petites vagues, ailleurs elle présente de larges bandes d'écume.

Continuant à longer, par voie de terre, la rive nord du fleuve, Braconnier

et Stanley traversèrent le district de Zinga habité par les Babouenné. En face, sur la rive gauche, les indigènes se nomment Baccésé.

Les naturels des deux rives vivent presque exclusivement des produits de la pêche.

Chaque jour, à sept heures du matin, les riverains se dirigent vers la cataracte de Zinga, les deux bords de la chute ayant chacun leurs rocs séparés, entre lesquels s'élancent des bandes étroites d'eau écumeuse où sont placées les pêcheries.

Du côté de Zinga, une trentaine de filets sont constamment tendus aux habitants des eaux. Mais nul pêcheur n'en peut lever un seul avant que l'un des makokos, ou l'un des princes héritiers ne soit arrivé.

Lorsque le chef attendu est présent, les filets sont ramenés; ils enserrant presque toujours des brochets, des poissons-chats (*Pimelodus* de Cuvier), silure dont la chair grasse est estimée et qui a la tête pourvue de longues barbes, des serpents d'eau, des anguilles, des *Polypterus*, et mille sortes de poissons communs aux lacs et aux rivières de l'Afrique, véritables puits pour la science ichtyologique.

Si la pêche est abondante, les gens de Zinga l'annoncent aux Baccésé de l'autre rive en poussant des cris de joie éclatants; de leur côté, les Baccésé font connaître par la même ligne aérienne, avec des voix formidables, les résultats heureux de leurs coups de filet.

Ces populations n'inquiétèrent nullement les voyageurs. Plusieurs indigènes se rappelaient le récent séjour que Stanley avait fait dans leur contrée; ils demandaient à l'explorateur des nouvelles du *Lady-Alice* et des nombreuses pirogues qui avaient autrefois descendu le fleuve sous la conduite de l'homme blanc.

Ces gens étaient assez aimables, mais il était difficile de se procurer chez eux des aliments, des vivres de résistance.

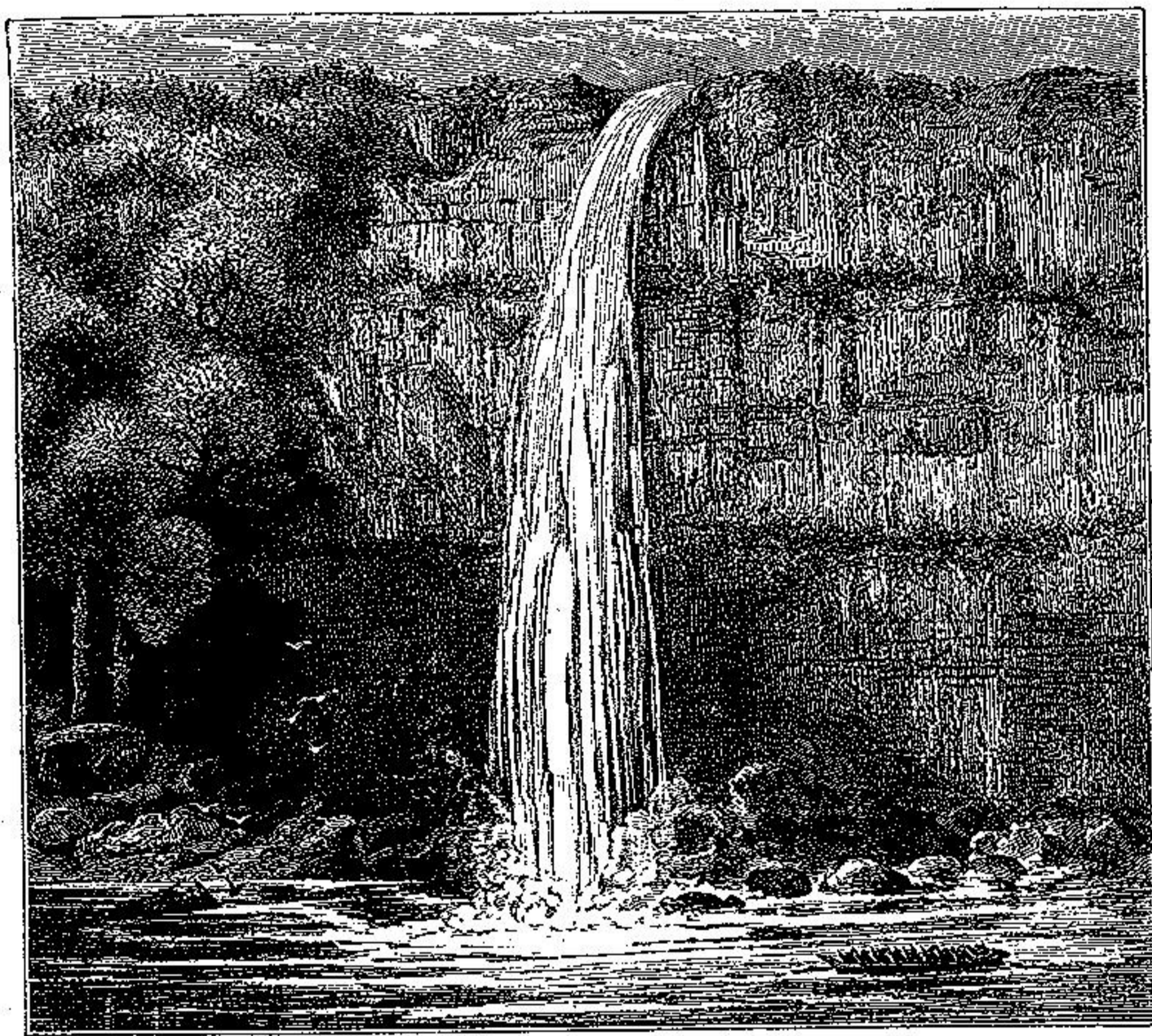
Bien que les Babouenné aient l'habitude de porter constamment sur leurs épaules un havresac, sorte de carnier fait avec des fibres du palmier crucifère (*Hyphoene thebaica*), leur pays est très pauvre en gros gibier. Cependant Braconnier, désireux de modifier un peu le menu habituel des repas, généralement composé de conserves, riz, haricots, lentilles, moandas et chicoandas, résolut de profiter d'une halte faite au milieu d'une population hospitalière, pour se livrer à l'exercice à la fois utile et agréable de la chasse.

Bien que fatigué, il s'éloigna du camp pour parcourir un petit bois assez touffu.

Il errait déjà depuis plus d'une heure sans y rien trouver, lorsque, retour-

nant vers le bivouac, il aperçut deux petites antilopes qui paissaient dans une clairière.

Il se rapprocha sans bruit; à plus de cent mètres, sa présence fut découverte. Le mâle sauta sur un rocher d'où il pouvait scruter attentivement les profondeurs du bois; la femelle, l'oreille en alerte, flaira le sol autour d'elle. La distance était grande, le capitaine Braconnier ne pouvait toutefois hésiter. Il visa l'animal grimpé sur le rocher, et eut la satisfaction de le voir tomber en bas. L'autre, au bruit de la poudre, s'élança vers le bois;



CHUTE DE LA RIVIÈRE D'EDWIN ARNOLD.

Braconnier visa de nouveau; le coup partit; l'animal d'un seul bond disparu sous les arbres.

Un jeune nègre, qui avait accompagné le chasseur, — nous pourrions dire le braconnier, — courut chercher l'antilope tuée. Puis, au lieu de s'arrêter au rocher où le premier animal était tombé, il continua sa course et s'enfonça dans le bois.

Braconnier arriva à son tour et au bas de la roche il découvrit, baigné de sang, un gracieux petit animal, une antilope variété de *bushbok*

Le nègre sortit à son tour du bois, pliant sous une lourde charge. C'était la seconde antilope. Braconnier allait heureusement ravitailler de chair excellente la colonne expéditionnaire.

Il retourna au camp, portant sur son dos l'une de ses victimes, et suivi du nègre et de son fardeau. Inutile de décrire l'enthousiasme avec lequel furent accueillis les porteurs de gibier.

Stanley invita les makokos du district à partager le copieux festin du soir. Ces chefs refusèrent. Les indigènes, par coutume, ne mangent jamais d'un gibier qu'ils n'ont pas tué et saigné eux-mêmes.

De Zinga, les pionniers réconfortés s'avancèrent vers le nord-nord-ouest, suivant les capricieuses sinuosités du fleuve.

Ils entrevirent Mowa, entouré de palmiers aux gerbes élégantes, et s'arrêtèrent un instant pour contempler une merveille de la nature africaine : la belle cascade de l'Edwin-Arnold.

L'Edwin-Arnold est une rivière assez importante qui roule en cascades ses eaux blanchies d'écume dans un lit encaissé par des collines rougeâtres, çà et là couvertes de bois, et qui se précipite dans le Congo du haut d'une falaise verticale, élevée de trois cents pieds. La force du courant est telle, que la rivière tombe sur les rochers du fleuve à plus de trente pieds de la berge.

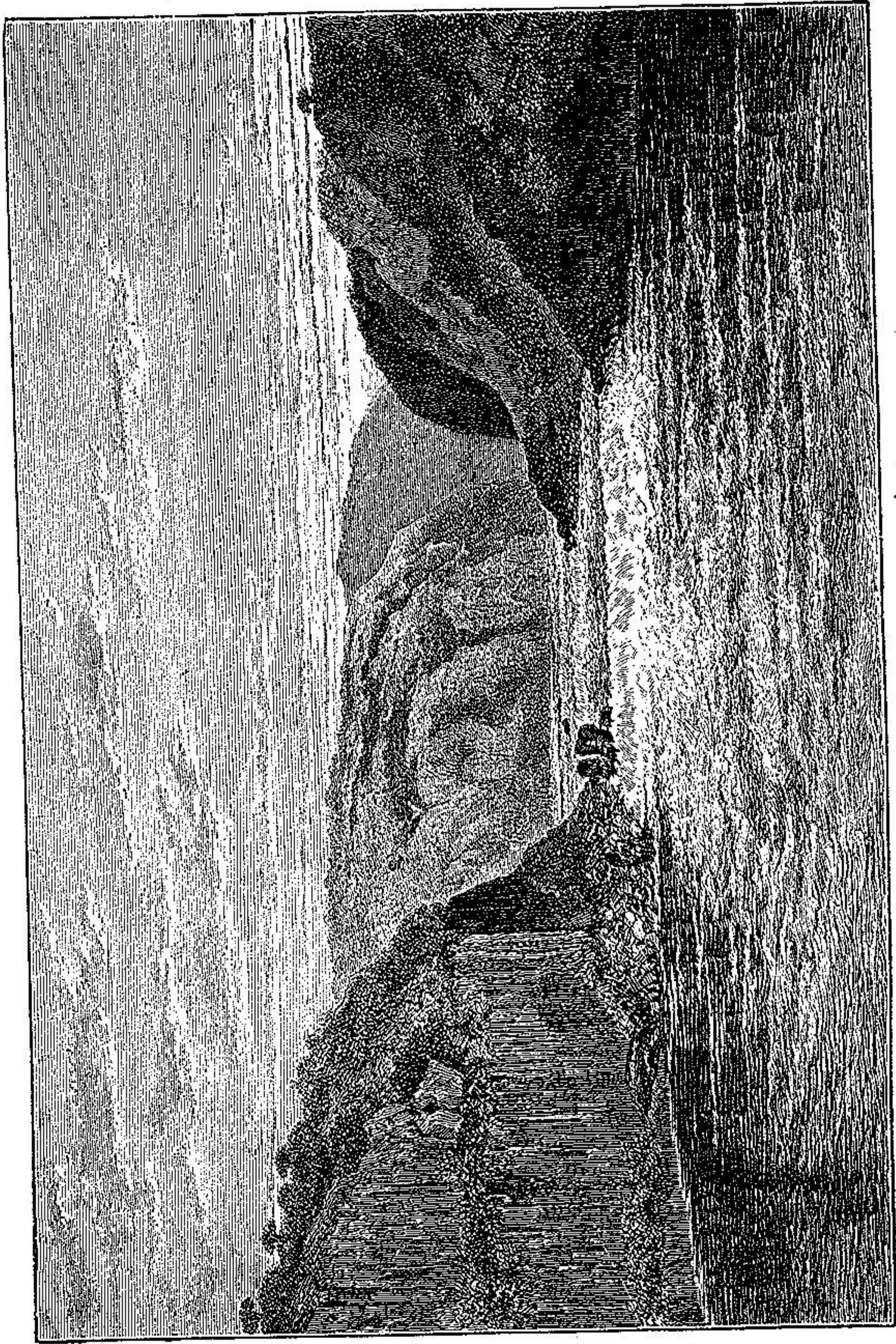
La chute de l'Edwin-Arnold n'a pas le caractère imposant des grandes cataractes du fleuve. Les masses de verdure se mêlent aux roches de la falaise et aux jets d'eau de telle façon qu'il en résulte un ensemble harmonieux, comme si le pinceau d'un grand artiste avait achevé ce tableau parfait.

Les marcheurs franchirent difficilement le lit de la rivière, puis ils continuèrent à gravir les escarpements boisés, les falaises colossales au bas desquelles le fleuve rugissait avec violence, roulant ses vagues brunes, à crête blanche, sur les quartiers de roches entassés au bord des rives, roches énormes, inondées sans cesse d'une pluie d'écume, d'une brume de vapeurs.

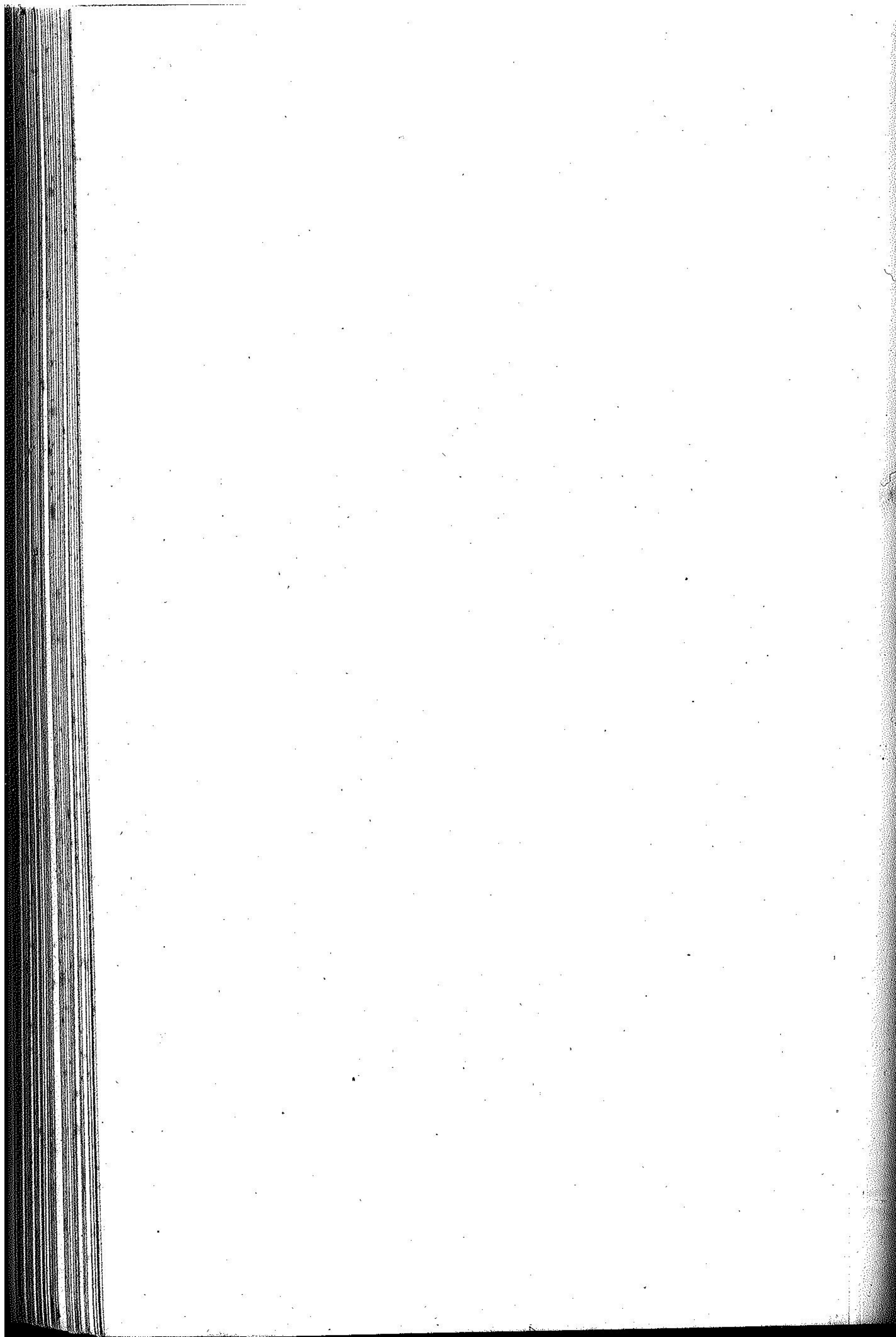
Le pays rappelait à Stanley le triste souvenir de la mort de Frank Pocock, l'infortuné compagnon de son premier voyage au continent mystérieux. Et dans la nuit silencieuse et calme que l'on dut passer au-dessus de la gorge étroite de Mowa, l'explorateur anglais, incapable de trouver le sommeil, vint promener ses mornes pensées sur les crêtes hardies de falaises où montait comme un tonnerre le vacarme saisissant des chutes de Massassa.

La lune, toute grande au-dessus de la paroi méridionale du gouffre, jetait sa clarté funéraire sur une scène furieuse.

Le fleuve se tordait en sifflant, roulait sur lui-même, et se précipitait avec un bruit terrible dans un chaos de vagues irritées.



CHUTES DE MASSASSA.

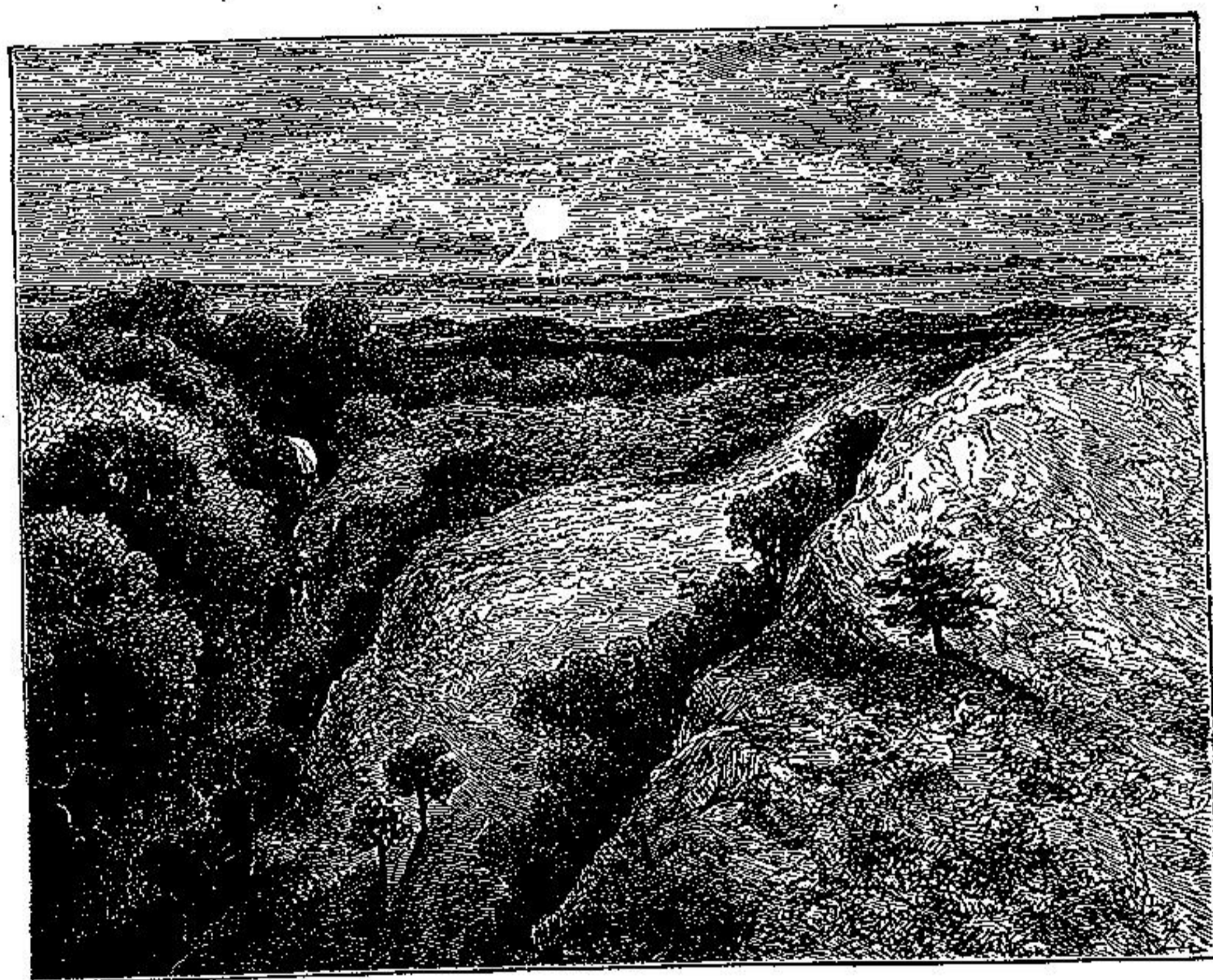


Le 22, aux premiers feux du jour, les explorateurs s'arrêtaient près du village de Nzabi (rive droite).

C'était jour de marché.

Sur la plage animée de la baie de Nzabi, les noirs babouenné, baccésé, batéké, grands gars au teint foncé, aux figures rébarbatives, se distinguaient des nègres bacongo, bazommo, à la couleur d'un brun roux, aux traits du visage composant un ensemble agréable.

Les uns et les autres échangeaient, avec force cris et gestes, les articles les plus divers empruntés à l'industrie européenne, à la culture et à la fabrication locales.



VUE PRISE DU PLATEAU DE MOWA.

Entre leurs mains on voyait des produits de Delft, des poteries anglaises: assiettes, pots, cuvettes, cuillers de fer galvanisé, coutellerie de Birmingham; d'autres offraient du sel, de la poudre, des étoffes, de la verrerie, de la quincaillerie, en échange de l'huile et du vin de palme, des arachides, maïs, pains de cassave, racines de manioc, ignames, cannes à sucre, haricots, poterie indigène, oignons, citrons, bananes, goyaves, limons doux, ananas, cochons noirs, chèvres, volailles, œufs, ivoire, et en outre, spectacle hideux, quelques esclaves, créatures sans forces, amenées à la chaîne des districts les plus lointains des Bassoundi du nord et des Batéké.

Les explorateurs dressèrent leurs tentes auprès de ce marché, sur la lisière d'une forêt d'arbres gigantesques, magnifiques spécimens de la végétation tropicale.

Bientôt après, Braconnier et Stanley, dirigeant leurs noirs marmitons, procédaient à la préparation délicate d'un mets tout à fait inconnu aux princes de l'art culinaire en Europe.

Les cuisiniers commencèrent par rincer dans l'eau fraîche et limpide d'un ruisseau voisin quelques cimes choisies de manioc, et les broyèrent ensuite au moyen d'un mortier dans un pilon rempli également avec l'eau du ruisseau. Ces feuilles, une fois réduites en une bouillie verte, les blancs y firent ajouter cinquante arachides, trois petites ignames de l'espèce ailée (*Dioscorea alata*) bouillies et coupées en tranches après refroidissement; une cuillerée d'huile d'arachide, une autre de vin de palme, un peu de sel, et une quantité suffisante de piment en poudre.

Le tout fut pilé, longuement tourné, et l'admirable mélange ainsi obtenu composa une excellente friture, grâce à l'action ardente d'un feu de broussailles desséchées.

Le mets confié a un plat de Delt fut déposé, sous la tente de Braconnier, sur la boîte à médicaments servant de table à manger.

Cette ingénieuse macédoine fut savourée, à grand renfort de tranches grillées de pain de cassave et de verres de malafou, par les explorateurs satisfaits d'avoir pu varier leur ordinaire.

D'autre part, les Zanzibarites, les Krouboys, les Kroomen, tous les noirs compagnons des vaillants pionniers, se délectaient de plats confectionnés à la sempiternelle huile de palme. Quelques-uns, plus gourmets, avaient voulu s'offrir sans bourse délier, ou mieux sans donner en échange la moindre perle bleue, le plus petit bout d'étoffe, un des nombreux poulets qui picoraient dans un champ de maïs peu éloigné du camp.

Surpris en flagrant délit de torsion de cou du volatile par des indigènes de Nzabi, ces noirs de l'escorte furent à leur tour saisis par les épaules et traînés captifs devant le makoko de l'endroit.

Ce puissant chef qui ressemblait — raconte un voyageur — à l'un des grands hommes d'État de la vieille Angleterre (dans ce cas là l'honneur était tout entier pour le makoko), se hâta de réclamer aux blancs une rançon d'environ mille francs payable en fusils ou étoffes, pour rentrer en possession des prisonniers.

Stanley et Braconnier, troublés dans leur digestion par le tapage et par la demande intempestive du souverain, conduisirent avec une telle diplomatie les pourparlers nécessaires au rachat des coupables, qu'ils obtinrent

leur liberté moyennant une quantité d'étoffe valant environ cinquante francs. C'était bien assez cher pour le maigre poulet que les noirs n'avaient même pas eu le loisir d'apprêter.

Cet incident amiablement terminé, les voyageurs quittèrent le district de Nzabi, en route vers Stanley-Pool.

Alors, en parcourant le plateau qui domine la gorge des cataractes d'Inkissi, les marcheurs se heurtèrent à des difficultés innombrables et furent en butte aux plus désagréables inconvénients des contrées tropicales.

A chaque instant il fallut se servir des pioches et des haches pour s'ouvrir un passage dans des angles de forêts séculaires. Des arbres géants, des taillis épais d'arbrisseaux, des broussailles menaçantes, s'écartèrent sous les coups vigoureux des outils, ou les éclats tout-puissants de la poudre de mine, et livrèrent, à travers les méandres sinueux de leurs lianes tombées à terre, une route accessible au personnel et aux chariots de l'expédition.

Mais si, au prix de fatigues excessives, les obstacles végétaux s'inclinaient devant la force et l'intelligence humaines, des nuées d'êtres presque invisibles, des insectes de mille espèces différentes vengeaient cruellement sur les membres des travailleurs, les ravages occasionnés à leurs demeures verdoyantes. Des djiggas du Brésil (puces pénétrantes), des filaires, des entozoaires, des insectes multiples se disputèrent le corps des hommes blancs et noirs de la cohorte exploratrice. Toute cette vermine labourait d'écorchures, ou couvrait de tumeurs, les mains, les pieds, les bras, les jambes des marcheurs.

Les plaies douloureuses, les érosions de la peau, provenant des piqûres pénétrantes de ces dangereux ennemis, eussent dégénéré rapidement en ulcères, si les hommes qui en étaient les victimes ne se fussent hâtés de les cautériser aussitôt.

Malgré cette première opération, ces blessures tenaces lavées, brûlées, pansées deux fois par jour, mettaient des semaines entières à se guérir.

En certains point le sol était couvert, ou plutôt recouvrait tout un monde de fourmis blanches (termites).

Les voyageurs apercevaient à quelque distance comme des demeures de nègres, une sorte de hameau extraordinaire. Lorsqu'ils étaient plus près, ils reconnaissaient des constructions de termites assemblées en groupe considérable, ayant des sommets coniques faits d'argile blanchâtre pris par les insectes dans le sous-sol.

Les habitations de ces êtres industriels, faites avec des matières très résistantes, sont si solides, que bien que l'intérieur en soit divisé en cellules

comme un rayon de miel, c'est à peine si la balle d'un martiny y peut pénétrer à une profondeur de cinq ou six centimètres.

Des Kroomen de l'expédition mangèrent à pleines mains de ces termites crus; ce fut pour eux un vrai régal.

Ils choisissaient de préférence ceux de ces insectes occupés dans les bois à leur besogne quotidienne; les termites montant sur les arbres ou en descendant, marchant dans tous les sens, n'essayaient en aucune façon de se dérober à l'appétit des nègres.

Quant aux blancs, une nourriture de ce genre leur paraissait trop indigeste, trop répugnante; aussi se hâtaient-ils de franchir les amas de nids de termites et d'arriver à des habitations occupées par des bipèdes plus intéressants pour eux que les fourmis.

Le 24, ils recevaient des populations du district de Ngoma un accueil dont le charme était doublé par le délicieux paysage qu'offrait la luxuriante végétation du sol dans cette contrée.

